

Miss Margie va vers l'orient

Ouvert au voyage, et pour cause, le Festival Asie Occident de Saint-Florent le Vieil s'était porté jusqu'à Nantes, distante d'une grosse cinquantaine de kilomètres, pour accueillir la danseuse canadienne Margie Gillis.

Cette danseuse fascinante donnait *Une pierre sur le ciel* une créations pour le festival et présentait, en première en France, *Empty Light*. Ces deux pièces ont été créées avec le musicien Akikazu Nakamura. Ce flûtiste japonais est l'un des maître de la musique traditionnelle japonaise. Hiératique et magnétique, il joue sur scène du Sakuhachi, flûte de bambou au son comme étranglé et profond. Etrangeté redoublée puisque le musicien a marié les sonorités de son instrument à une bande sonore parfois rauque parfois limpide qui trouble l'oreille puisque l'on ne sait jamais avec exactitude si la surprise naît de l'instrument ou de travail sonore. La rencontre entre cet art abrupt, retenu — minéral si l'on peut dire — et celui tout en fluidité, coulant et aqueux de Margie Gillis justifierait s'il en était besoin l'esprit même de ce festival. Rien ne semble plus lointain que cette danseuse contemporaine montréalaise et ce musicien japonais et pourtant leur rencontre est féconde...

Pour *Une pierre sur le ciel*, le danseur Joao Mauricio s'était joint à Margie Gillis. La pièce est donc un étrange pas de deux qui part de la nudité de la femme confronté à l'homme habillé et sa clôt sur l'image de la femme vêtue et de l'homme nu. Contrairement aux petites pièces qu'élabore habituellement la danseuse (comme *Variations* ou *The Little Animal* qui ouvraient la soirée), le lyrisme avait fait place à une intense intériorité. Ce jeu sur l'habillage et le déshabillage, plus lent, plus ancré au sol, dégageant d'un magma humain une figure qui peu à peu s'identifie, est plastiquement superbe.

Cette même qualité se retrouve dans *Empty Light*. Avec un décors, deux lais blancs tombant des cintres, cette pièce composée de trois parties enchaînées entraîne dans une méditation très grave sur le mort. Le final où Margie Gillis après s'être enroulée et déroulée d'un long linge blanc comme un suaire, se macule d'un liquide visqueux et rouge, tachant l'immaculé, n'est peut-être pas le sommet de l'ellipse, mais possède une puissance dramatique peu commune. Le tout est lent, puissant et très attaché à la plastique des visions, touchant et charnelle.

Avec *Slipsteams*, ajouté par sur croît, on retrouvait le style fluide, l'abattage — comme l'on dirait d'un grand acteur — de cette danseuse hors du commun, et sans doute cette décompression était-elle bienvenue pour un public un peu décontenance par ces images graves et pensives. Le contraste permettait aussi de mesurer ce que le Japon avait apporté à cette artiste. Sa capacité à l'intensité ne faisait aucun doute, elle en avait fait la preuve en particulier dans les pièces en hommage à son frère. Mais cela restait dans un esprit démonstratif. Avec ces œuvres, tout se passe comme si, avec cette influence extrême-orientale, la danseuse avait trouvé une intensité dramatique nouvelle, plus intérieure mais sans rien abandonner de sa puissante présence scénique. On pensait à Kazuo Ohno alors même que rien ne relie ces deux artistes sinon ce force intime qui se dégage de l'être. Margie Gillis, qui possède la faculté rare d'occuper pleinement son corps, trouve une gravité pleine et sereine. Bel exemple de relations orient-occident en quelque sorte...